

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

31.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE

V

A L'HOTEL DE FULDA

Cartouche, précédé de Michel, monta quelques marches et pénétra dans la maison.

Après avoir traversé plusieurs pièces, meublées confortablement, mais avec une simplicité bourgeoise, il arriva dans une jolie chambre à coucher dont le lit était préparé et déposa son précieux fardeau.

La femme de Michel l'y attendait et restait muette de stupéfaction.

— Brave femme, lui dit le maître, je vous ai dit ce matin ce que j'attends de vous : un dévouement sans bornes à cette jeune fille, et une discrétion absolue. Michel et vous, êtes d'honnêtes gens et vous avez toute ma confiance. Servez-moi bien, votre fortune est faite ; trompez-moi, et vous êtes assurés de périr.

— Oh ! bon monsieur Bourguignon ! exclamèrent les époux Michel. Comment tromper un si bon maître ?

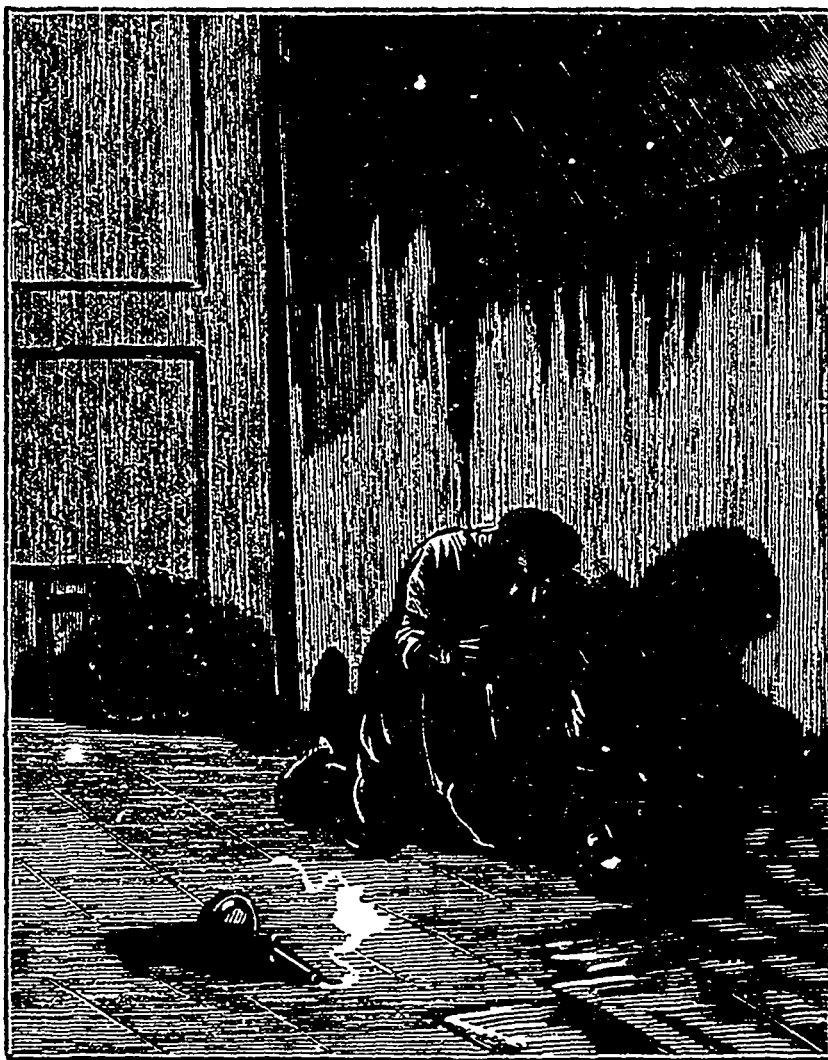
— C'est bien, fit Cartouche. Au prix qu'elle vous est payée votre honnêteté vous rapporte plus que n'importe quel vice ; je vous le garantis. Ah ! c'est bien beau la vertu... quand elle trouve sa récompense. Au revoir, brave gens. Vous dire l'heure exacte où je reviendrai, je ne le puis. Aujourd'hui ? demain ?... Je ne sais. En tout cas ne vous effrayez nullement du sommeil de mademoiselle Emmeline. — Au revoir.

Il s'éloigna et regagna sa voiture. Il était fort tranquille.

Les époux Michel chargés de la garde et de l'entretien de la maison de compagnie étaient en effet d'honnêtes gens. Il n'eût pas osé confier Emmeline à des gens de son espèce.

VI

RETOUR AU CHATELET.



... déjà l'autre lui avait mit le coutau sur la gorge.

avait, on prétendait même qu'il la payait. Ce qui est certain, c'est qu'il lui causait une peur bleue, nous le verrons bientôt.

Sous la grande porte du Châtelet se trouvaient d'un côté un poste de sergents et de l'autre une conciergerie. La surveillance de cette porte était assez difficile, à certaines heures. En effet, de nombreuses administrations étaient logées dans l'antiquo

La voiture avait été prise chez un loueur du quartier Saint Germain, Balagny la reconduisit à sa remise. Lorsqu'il se retrouva sur le pavé avec son chef, celui-ci lui dit au revoir et ajouta :

— Je ne sais quand nous nous reverrons, car je vais tenter un coup assez périlleux. En tout cas retourne au "Pistolet" et ne t'en éloigne pas.

Sur ces mots, ils se séparèrent. Balagny alla se rafraîchir chez un marchand de vin et Bourguignon descendit vers les quais.

Où allait-il ainsi ? Au Grand Châtelet, dans l'antre même de la police, que son coup audacieux venait de mettre en émoi.

En 1718 son nom était déjà légendaire. On ne parlait que de Cartouche. Un grand nombre de coquins avaient été pris pour lui, mais il avait toujours échappé à la police et était inconnu d'elle. Il la bra-

forteresse. Tout le monde de la cuisine et de la répression y était entassé et y causait un encombrement inouï. Cartouche jeta un coup d'œil dans la cour, où fourmillait une cohue de clercs, d'huissiers, de procureurs et d'avocats, mais craignant peut-être d'y rencontrer un des médecins de l'hôtel de Fulda, il entra chez le concierge et le pria de faire prévenir M. Imbert que M. Bourguignon demandait à lui parler un instant. Un enfant de Laroche le concierge s'acquitta de cette commission.

Le secrétaire, en ce moment, écoutait un agent qui lui racontait l'événement du faubourg Saint-Honoré. Et l'agent terminait son récit par ces réflexions assez judicieuses :

—Vous pensez, monsieur le secrétaire, que si Cartouche a commis cet enlèvement, c'est qu'il est payé pour cela...

—Il est probable, répondait Imbert.

Et l'agent ajoutait :

—Maintenant pourquoi l'enlève-t-on ? Pour couper court aux recherches de la justice. Or qui a intérêt à cela ? Ceux qui l'ont empoisonnée. Voilà l'opinion la plus répandue. Dans le public on ne se gêne pas pour dire ce qu'on pense et nommer celui que l'on soupçonne.

—Oui, mais au Châtelet, fit le secrétaire, on est tenu à une grande réserve.

Comme il parlait, le gamin du concierge entra et lui dit qu'il était attendu par M. Bourguignon.

—J'y vais à l'instant, répondit-il en proie à un trouble profond.

Et, sans prévenir M. d'Argenson, il descendit à la conciergerie.

M. Bourguignon s'avança vers lui les bras ouverts et il fallut qu'il se laissât embrasser et embrassât :

—Ah ! mon cher secrétaire, que je suis heureux de vous voir ! Avez-vous une minute à me sacrifier ?

—Je suis à vous, mon cher Bourguignon.

—Venez donc sur la place que je vous dis ce qui m'amène.

Et lorsqu'il eut tiré Imbert à l'écart :

—Vous savez peut-être notre aventure ?

—Emmeline est enlevée.

—Oui, dit le Bourguignon.

—Par des hommes à vous.

—Par moi-même.

—Ah !...

Imbert le regarda avec un étonnement mêlé d'un vague effroi. "C'était donc là le fameux Cartouche !"

—Comment, reprit-il, osez-vous venir ici ?

—Tant que j'y viendrai de bon gré, répondit Cartouche en riant, je n'aurai rien à craindre.

—Et où est-elle ?

—En lieu sûr.

—Où cela ?

—Hors Paris, dans une maison à moi.

—Mais enfin...

—Croyez-vous, jeune homme, que je vais vous donner son adresse ?

—Je dois la voir cependant.

—Vous la verrez, je vous conduirai près d'elle. Je vous l'ai promis et j'ai pour habitude de tenir mes promesses. Vous assisterez à son réveil...

—Comment ! fit Imbert, vous ne l'avez pas réveillée ? Elle est encore dans le même état léthargique ?...

Bourguignon sourit d'un air mystérieux.

—Vous avez voulu, reprit le jeune homme, attendre ma présence.

—Non, j'avais, cher monsieur, une autre raison pour ne pas la réveiller.

—Laquelle ?

—C'est que je ne le pouvais pas.

Imbert parut consterné.

—Ratiboule m'avait dit, fit-il d'une voix crouse, que vous le pouviez.

—Il vous a menti.

—Vous-même ?...

—Moi je vous ai dit la vérité, mais avec une restriction mentale.

—Quelle restriction ?

—Je puis la sauver, ai-je dit, mais en sous-entendant ceci : Pourvu que j'y sois aidé par Ratiboule.

Imbert, atterré, baissa la tête. "Ce bandit se joue de moi, pensa-t-il, mais dans quel but ?... Qu'il prenne garde !"

L'autre continuait :

—Ratiboule sait fort bien que je ne connais pas le magnétisme et que lui seul qui a endormi cette jeune fille peut la réveiller. Lorsqu'il la plongea en catalepsie, c'était d'abord pour ne pas tuér une aussi belle créature et en même temps pour paraître avoir gagné la récompense que le comte de Fulda lui avait promise. Il pensait que la petite serait portée le lendemain dans le caveau des Fulda, et alors il eût pu l'en retirer et la rendre à la vie.

—Mais qu'en eût-il fait ensuite ? demanda le jeune homme.

—Vous le lui demanderez. Certainement il avait tout un plan, car Ratiboule est un savant de grande imagination.

—Mais enfin, monsieur, que prétendez-vous faire ? Il faut que Ratiboule vous aide, dites vous ?

—Oui, et pour cela il faut que vous le fassiez sortir.

—Hélas ! fit le secrétaire la mort dans l'âme, cruellement déchiré—je ne le puis.

—Alors, fit Cartouche d'un ton sec et dédaigneux ; tant pis, que votre belle devienne ce qu'elle pourra. J'abandonne l'affaire.

Et là-dessus, sans regarder Imbert, il lui tourna les talons.

Le pauvre amoureux courut après lui.

—Monsieur ! monsieur !...

Cartouche, qui avait été amoureux lui-même peut-être, s'en doutait bien. Il s'arrêta.

—Eh bien ? fit-il durement.

—J'accepte, répondit Imbert d'une voix sourde.

—Quoi ?

—Le déshonneur, l'infamie, la trahison ; je ferai évader le prisonnier.

—Enfin ! dit Cartouche, "pour être secrétaire, on n'en est pas moins homme." Vous ferez évader mon ami... Vous le promettez ?

—Je tiendrai ma parole.

—Quand cela et comment ?

Imbert, fort embarrassé, se frotta le front d'un air rêveur.

—Ah ! dame... il me faut le temps d'y réfléchir... En tout cas, ce ne serait pas en ce moment au milieu de tout ce monde que vous avez vu dans la cour.

—Où est-il ?

—Dans un cachot souterrain.

—Est-il aux fers ?

—Non ; en pareil endroit les chaînes sont superflues.

—Eh bien, nous allons nous occuper de lui à l'instant. Je

ne remets jamais au lendemain les affaires sérieuses. Voyons. Êtes-vous bien avec le père Laroche ou quelqu'un de ses guitaristes ?

—Très bien. Il me laisse communiquer avec les détenus.

—Bon, mais il est indispensable qu'il m'accorde la même faveur.

—Ah ! quant à cela... fit Lambert d'un air de doute.

—Vous avez sous la main les papiers, les timbres de l'administration.

—Un faux ! se récria le jeune homme.

—Eh bien oui, un faux permis... je m'en contenterai. Faut de grive... Vous savez le proverbe... Mais, je vais vous dire mon plan ; écoutez moi avec attention et sans vous affaroucher pour des bêtises.

Lambert ne répliqua point ; il était résigné à tout. Il ne songeait même pas que M. d'Argenson pouvait s'être aperçu de son absence. Pendant cet entretien quatre heures étaient sonnées, beaucoup de monde sortait du Châtelet et les obligeait à se garer ou à baisser la voix.

—Éloignons-nous, fit Cartouche ; avant de risquer notre va-tout, allons dîner. Je n'ai presque rien pris de la journée ; j'ai la tête lourde, l'estomac dans les talons, et le vin porte conseil.

Ils allèrent s'établir dans un des nombreux cabarets de ce quartier populaire et, tout en mangeant un morocari et en prenant conseil d'une bouteille de vin d'Orléans, puis d'une bouteille de Bourgogne, l'ami de Ratiboule parut illuminé d'une inspiration nouvelle.

—Mon cher secrétaire, dit-il, nous avons un moyen, très ancien mais toujours excellent de nous tirer d'affaire. Si vous invitez le père Laroche à boire un coup avec nous ?

—Il accepterait avec empressement, répondit Lambert.

—Je n'aimerais pas vous voir retourner dans vos bureaux pour fabriquer un permis, parce qu'on pourrait vous y retenir.

—Il serait possible en effet.

—Le père Laroche refuserait-il de me laisser pénétrer avec vous près de Ratiboule ?

—Non ; quelques louis du moins ne le trouveraient pas intraitable.

—Eh bien, allez donc le prier de venir prendre un verre avec nous. J'ai cent louis à sa disposition... quitte à les lui reprendre.

Lambert se leva pour sortir.

—A propos, fit son compagnon, envoyez moi, en passant, le garçon du marchand de vin.

Lambert s'éloigna.

Un instant après le garçon vint et Cartouche, en lui donnant un petit écu, lui demanda une bonne corde de grosseur moyenne.

Bientôt le jeune secrétaire reparut avec le concierge. Celui-ci ne s'était pas fait prier. Il accepta tout ce que l'on voulut et, lorsqu'il parut être à un degré convenable, Lambert lui dit qu'il désirait revoir le détenu des cachots noirs.

—Volontiers, répondit Laroche.

—Je serais bien curieux, ajouta maître Bourguignon, de vous accompagner.

—Mon Dieu, monsieur, repartit le concierge, ce serait avec plaisir, mais ma consigne s'y oppose.

—Vous ne me refuserez pas, si vous êtes charitable.

—Comment cela, monsieur ?

—Parce que je vous remettrai quelques louis pour vos pauvres prisonniers.

—Hum !... ce n'est pas pour deux ou trois louis.

—Sans doute ; mais dix... par exemple. Dix, mon ami ?...

Allons, laissez-vous tenter et n'écoutez que votre bon cœur. Tenez.

Et il lui tendit les dix pièces d'or qu'il accepta après la résistance de rigueur.

—Eh bien ! partons, messieurs, fit le secrétaire. Voici la nuit, personne ne nous remarquera.

—Oui, fit Laroche, je crois qu'il est temps de lever la séance.

Il se leva lourdement et l'on se mit en route. Chemin faisant :

—Vous m'avez fait trop boire, monsieur le secrétaire, dit-il. Heureusement que mon service est fini.

—Mais vous n'êtes pas... gris ?

—Moi, je serais rond comme une futaille qu'il n'y paraîtrait pas.

Lorsqu'il se fut muni de ses clefs et de sa bougie, il se dirigea avec les visiteurs vers la tour de l'Ouest.

Par habitude, ou peut-être par distraction, étourdi par le vin et les questions du généreux étranger, il négligea de tirer le verrou qui fermait la porte à l'intérieur et la laissa entrouverte ; puis il descendit dans la noire galerie dont nous avons déjà parlé. L'air était lourd ; un manteau de glace tombait des voûtes sur les épaules des visiteurs, et la chandelle du geôlier, comme un point rouge dans les ténèbres épaisses, servait plutôt à les guider qu'à les éclairer. Il était impossible de concevoir comment des êtres humains pouvaient vivre en pareil lieu.

Enfin Laroche s'arrêta et d'une main vigoureuse fit jouer une des énormes clefs qui pendaient à sa ceinture. La porte du cachot s'ouvrit.

—Prisonnier, cria-t-il, voici des amis qui viennent vous voir.

—Des amis ! fit une voix sourde.

—Monsieur le secrétaire et vous, monsieur, vous pouvez entrer.

—Docteur, dit Lambert, je vous présente M. Bourguignon.

Ratiboule se dressa soudain sur sa paille en étouffant un cri de surprise et de joie.

—Père Laroche, dit Bourguignon, éclairez donc un peu ma figure, je vous prie, voyons, prêtez-moi votre chandelle. Il fait ici noir comme en enfer.

Il se fit reconnaître du prisonnier, s'approcha de lui, lui remit un couteau et une corde.

—Eh bien ! mon brave, comment cela va-t-il ?

Posant ensuite sa bougie, il lui donna en quelques mots, à voix basse, ses instructions.

Laroche, sans méfiance, le laissait faire. Tout à coup, il reçut dans la poitrine un violent coup de tête qui le renversa et le coucha sur les reins.

Cet homme était robuste, mais lourd autant que son adversaire était agile. Avant qu'il fût revenu de son étourdissement, l'autre lui avait mis le couteau sur la gorge.

—Ne bouge pas, lui disait-il, ou tu es mort ?

—Ah ! malheureux ! s'écriait Lambert. Que faites-vous ?

Lambert, que le docteur avait entraîné dans le couloir, sentait à son tour le couteau de Ratiboule sur sa poitrine.

—Secrétaire, rends-toi, criait le docteur. Mais à l'oreille, en le poussant vers la porte : "Fuyez dans la galerie, il le faut !"

—Ah ! traître ! exclamait Lambert, sans trop comprendre. Au secours ! au secours ! En même temps, Cartouche disait au geôlier :

—Tes clefs !... Rien que tes clefs.

—Vous me tuerez plutôt.

Mais, sans attendre son consentement, Ratiboulo lâchait Imbert pour venir détacher les clefs de la ceinture, puis, s'armant de la corde, lui prenait les jambes dans un nœud coulant.

— Scélérats ! gémit encore Laroche.

Il n'en put dire davantage. De violents coups de poing frappés entre les deux yeux l'assommèrent et le laissèrent sans connaissance.

— Là, comme cela, fit Cartouche, il nous laissera tranquilles. C'était le seul moyen de lui sauver la vie.

Il se releva et ajouta en s'adressant à son ami :

— Il y a dix louis pour toi dans la poche de ce pauvre homme.

Ratiboulo s'empressa de toucher cette gratification et rejoignit son maître, déjà dans la galerie, la chandelle à la main. Enfin la porte du cachot fut soigneusement refermée sur l'infortuné geôlier.

— Nous sommes libres, dit Cartouche. Mais où est donc Imbert ?

— Me voici, monsieur, dit le secrétaire en s'avançant à la rencontre de ses terribles compagnons. — Qu'avez-vous fait du malheureux Laroche ?

— Nous l'avons ficelé et enfermé, mon ami. Nous ne sommes pas aussi féroces que vous pouvez le croire. Cependant je vous préviens que si tout à l'heure, dans la cour ou à la sortie, on nous barre le passage, il nous faudra peut-être jouer du couteau.

— Ne comptez pas sur moi pour cela, monsieur, dit Imbert.

En parlant ainsi, tous trois montaient l'escalier. Ratiboulo marchait le premier. Arrivé dans la tour, il s'écoria avec effroi :

— La porte est fermée !

— Eh bien ! dit Cartouche, tu as les clefs.

— Oui, mais aucune ne peut servir.

— Comment ?

— La porte ne s'ouvre et ne se ferme qu'en dehors. Au dedans il n'y a qu'un verrou.

— Est-ce possible !

Cartouche s'élança dans la tour, mais il eut beau pousser la massive clôture de chêne, elle ne bougea pas.

Un porte-clefs avait cru à la négligence de son chef, et comme à cinq heures du soir toute porte devait être close, il avait fermé celle de la tour.

Que faire ? L'évasion était manquée, et Cartouche était prisonnier !

Les cachots de la tour n'avaient qu'une seule issue à l'intérieur du Châtelet. Dans quelque temps on s'inquiéterait de l'absence du concierge, on chercherait à se l'expliquer et sans doute le complot serait découvert.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Ratiboulo, car notre petite bougie n'est pas inépuisable.

— Redescendons près de Laroche, proposa Imbert.

— Non, répartit Cartouche, faisons mieux ; ne pardons pas de temps à discuter. S'il existe une seconde issue, nous la découvrirons bien sans Laroche. Nous ne connaissons que cet escalier, mais il doit en exister un autre... On doit avoir pratiqué des degrés pour monter jusqu'au faite de la tour... Ratiboulo, éclaire la muraille, pierre par pierre, et cherchons la porte qui y donnera accès. " Qui sait ?... Nous nous sauverons par les combles."

L'idée fut accueillie avec enthousiasme. Et sans même attendre les faibles lueurs de la lanterne, tous trois se mirent des

pieds et des mains à chercher dans la muraille cette seconde porte qui leur semblait le salut.

— Éclaire ici, docteur, cria tout à coup le maître, éclaire ; ce n'est plus de la pierre ici, c'est du fer qui résonne sous mon poing.

Ratiboulo accourut.

C'était en effet la porte désirée. La lumière fut lentement promené sur le fer dont elle était revêtue et que couvrait une épaisse couche de rouille. Enfin la serrure apparut ; des clefs sont essayées avec une impatience fébrile.

La porte s'ouvre. Les cœurs battent à se rompre. Tous trois s'engagent dans l'escalier dont la spirale doit les conduire jusqu'au faite de la tour. Ils ont refermé la porte de fer derrière eux et commencé une ascension longue et pénible.

— Pourvu, dit Imbert, que nous puissions redescendre. Peut-être ne faisons-nous que changer de prison.

## VII

### L'EXEMPT POSTEL

Quittons un instant les trois fugitifs afin d'indiquer le danger qui se dessinait derrière eux.

Chez le lieutenant de police d'un côté et de l'autre à la conciergerie du Châtelet, la disparition de Louis Imbert et l'absence trop prolongée du geôlier en chef devenaient aussi alarmantes qu'inexplicables.

Une première fois, vers cinq heures, M. d'Argenson ayant eu besoin de son secrétaire s'était étonné qu'il eût quitté son bureau sans sa permission ; mais à sept heures, ne le voyant pas encore, il s'était demandé ce que signifiait une pareille conduite de la part d'un employé aussi travailleur et aussi rangé que Louis Imbert. Il demanda un exempt ou agent secret qu'il employait quelquefois dans ses affaires personnelles, nommé Postel, et le mit à la recherche de son secrétaire après lui avoir touché un mot de l'événement qui, la veille, mettait à l'envers la cervelle de ce jeune homme.

Le premier soin de l'exempt fut d'aller à la Conciergerie, demander si l'on n'avait pas vu Imbert. La femme Laroche lui répondit que ce dernier était venu chercher son mari, qu'ils étaient sortis du Châtelet ensemble, vers quatre heures, et que depuis ils n'avaient reparu ni l'un ni l'autre. Elle était très inquiète.

Postel alla ensuite chez le traiteur où Imbert prenait ses repas : — on ne l'avait pas vu.

— Il ne peut aller bien loin avec cette grosse bête de Laroche, se dit l'exempt, qu'en ferait-il ? Le gros homme d'ailleurs réclamerait sa soupe. A une certaine heure, il faut manger.

Et, dans cette pensée, il chercha de cabaret en cabaret, jusqu'à ce qu'on lui dit : — Oui, nous avons vu ces messieurs, avec une autre personne de distinction.

Il se fit donner le signalement de l'homme de distinction, et questionna avec son habileté professionnelle. Il apprit qu'ils avaient beaucoup bu et que l'étranger avait payé. On croyait qu'ils étaient rentrés ensemble au Châtelet.

Postel retourna à la Conciergerie, en se demandant si l'homme qui avait fait boire le concierge et le secrétaire ne serait pas le comte de Fulda ; car il n'avait été question que de l'enlèvement de la jeune Emmeline ; il n'en doutait pas. Cet événement avait pu seul faire déroger à ses habitudes un jeune homme honorable comme le secrétaire du comte d'Argenson et l'entraî-

nor au cabaret avec le concierge. En revenant sur ses pas, il rencontra un porte-clefs.

—Ton maître n'est pas rentré ? lui dit-il.

—Non, monsieur Postel.

—Comment cela se fait-il ?

—C'est qu'il est parti dans les vignes.

—Tu l'as vu ? dit l'exempt.

—Non, mais je m'en suis aperçu en faisant ma ronde. Il avait oublié de refermer la porte de la tour de l'Ouest et, comme il était plus de cinq heures, je l'ai fermée.

—Il était peut-être dans la tour ? L'as-tu appelé ?

—Ma foi non. Qu'aurait-il fait là ? Son service était fini, moi j'ai obéi au règlement.

—Et tu l'as peut-être enfermé dans la tour. Il faut nous en assurer, dit Postel.

Le porte-clefs parut visiblement troublé :

—Allons, suis-moi, reprit l'exempt.

—A vos ordres, monsieur.

—Tu as peur ?

—Dame, si ce que vous dites était vrai.

—Avoue que tu as voulu faire une mauvaise niche.

—Oh ! non, monsieur, je vous le jure.

—Viens donc.

Le porte-clefs entra dans la loge pour prendre de la lumière.

—C'est étonnant tout de même, dit-il en rejoignant l'exempt ; le patron est parti avec sa bougie.

—Ah ! fit Postel, j'ai donc deviné juste. Il est allé porter quelque chose à un détenu, et tu l'as bel et bien enfermé ; marchons, dépêchons nous.

Trouvant la tour déserte, Postel voulut visiter les prisonniers et bientôt des gémissements l'avertirent. Ils trouvèrent le père Laroche débarrassé de ses liens, mais le visage meurtri, ensanglanté et dans une fureur facile à concevoir.

—Eh bien ! père Laroche ? fit l'exempt.

—Eh bien ! ils m'ont f... dedans.

—Qui cela ?

—Ratiboule et un autre de sa clique.

—Ratiboule l'empoisonneur ?

—Oui, oui. Vous voyez bien qu'il était ici et que le cachot est vide. Ils m'ont tombé dessus, assommé et ficelé. Tenez, voilà les cordes... Ét puis, et puis... Ah ! monsieur Postel, j'en mourrai, voyez-vous, je n'y survivrai pas !.

—Allons, papa Laroche, ne vous désolerez pas, dit le porte-clefs, ça peut arriver à tout le monde.

Postel sortit du cachot et les deux autres le suivirent, le premier se démenant et le second s'efforçant de le consoler.

L'exempt réfléchissait. "La porte de la tour étant restée entrouverte, pensait-il, ils auront profité du tumulte et de l'encombrement au moment de la sortie des tribunaux et de la fermeture du Châtelet et j'aurai du mal à les rattraper. Ce vicil ivrogne en est la cause !"

Lorsqu'ils furent dans la cour :

—A propos, vous avez vu le secrétaire de monsieur le lieutenant de police ? Qu'est-il devenu ?

—Ah ! fit Laroche en levant les bras en l'air. Demandez-le-moi ! Le pauvre garçon, il aura aussi payé cher sa sottise. Je le croyais étriqué dans le cachot.

—Il y est donc descendu avec vous ?

—Mais oui, avec le coquin qui a fait évader Ratiboule.

Et Laroche raconta la scène de violence que nous avons rapportée plus haut. Quand il eut terminé :

—Ne croyez-vous pas Imbert de connivence avec les bandits ? demanda l'exempt.

—Ma foi non, répondit Laroche, puisque je vous ai dit qu'ils lui ont mis comme à moi le pistolet sur la gorge.

—Cependant il est sorti avec eux, et il n'a pas reparu. Son affaire n'est pas très limpide. Venez avec moi chez monsieur le lieutenant général, il sera curieux de vous entendre. Il est très inquiet et très mécontent de son secrétaire.

Laroche suivit l'exempt.

## VIII

### SUITE DE L'ÉVASION

—Je crains, avait dit Imbert, que nous n'ayons fait quo changer de prison.

L'escalier dont les fugitifs avaient entrepris l'ascension avait trois paliers assez étroits, qui chacun communiquaient à un étage des bâtiments du quai.

Les premiers étages, ils les avaient occupés. Ils passèrent devant leurs portes, sans s'arrêter. Leur lumière leur était devenue inutile ; la pleine lune sans nuage les éclairait par les meurtrières percées d'étage en étage.

Enfin, haletants d'émotion, ils atteignirent les dernières marches de l'escalier. Ils s'assirent un instant au bas de la porte dont ils allaient franchir le seuil, sans savoir ce qu'ils rencontreraient au delà. Ils avaient espéré se trouver, en arrivant à cette hauteur, sous les charpentes de la toiture, et la cage de l'escalier était voûtée.

—Si c'est un cachot que nous allons ouvrir, se disaient ils, nous sommes sûrs d'y être repris par le premier guichetier chargé d'y apporter du pain.

Cependant il fallait se résoudre. Cartouche chercha et essaya plusieurs clefs d'une main mal assurée. Enfin le pêne joua dans la gâche rouillée qui le retenait ; la porte tourna sur ses gonds et un vaste espace inhabité s'ouvrit aux fugitifs. Ils s'y précipitèrent aussitôt, avides d'atteindre ce qu'ils considéraient déjà comme l'avant-dernière étape de leur évasion.

La pièce où ils entraient était immense ; elle comprenait à elle seule le dernier étage de la tour. Des jours pris dans la toiture et une large meurtrière pratiquée au midi, c'est-à-dire du côté de la Seine, l'éclairaient.

La couche épaisse de poussière, dont le pavé était couvert, prouvait qu'elle n'avait jamais été visitée. Nul ne les troublerait dans le suprême effort qu'il leur restait à tenter.

L'idée première de Cartouche était de passer du faite de la tour sur les toits des autres bâtiments et de chercher ensuite une issue par les greniers ; voyage de découvertes et d'aventures très périlleux à accomplir et dans lequel Imbert n'aurait pu le suivre. La vue de la meurtrière changea soudain ses projets.

—J'ai souvent aperçu de la ville cette meurtrière, dit-il. Savez-vous où nous sommes ? Au dessus de la Seine... Et à combien de pieds ?... A plus de cent cinquante pieds !... la descente par là ne serait pas impossible peut-être. Elle nous ferait grand honneur.

—Et des cordes ? fit Imbert.

—Je crois qu'en voici, répondit Ratiboule.

En même temps, il tira d'un tas de plâtres qui les recouvraient à demi, des objets d'apparence informe et les traîna à la lumière.

Sa trouvaille se composait d'un enchevêtrement de corde de chaînes de fer et d'épaisses anières de cuir, fixées à des pièces

de bois et de fer, dans lesquelles ils reconnurent bientôt des instruments de supplice.

Ces débris, ces rebuts des échafauds et des salles de tortures, furent examinés avec une curiosité avide. C'étaient des bouts de corde et de cuir, rongés et à moitié pourris par le temps, ces sinistres chaînes rouillées par le sang des suppliciés, qui devaient composer leur instrument de salut.

— Voilà notre affaire ! s'écria joyusement Cartouche. Allons ! au travail sans perdre une minute.

Ils se jetèrent tous trois sur ces débris, les dépeçant avec des exclamations de joie ou de dépit, selon qu'ils arrachaient des poulies, des ferrures, un bout de corde assez long et assez solide, ou une corde hors d'usage.

Ce dépouillement avançait rapidement et, au bout d'une heure de travail, ils pouvaient déjà se rendre compte de leurs ressources.

— C'est de la corde de pendu, disait Cartouche, elle ne peut que nous porter bonheur.

Mais Ratiboule à ces plaisanteries ne répondait pas. Imbert lui trouvait la mine décomposée.

— Vous n'avez pas l'air gai, docteur, lui dit-il.

Ratiboule lui répondit avec un accent particulier :

— J'ai soif !

Cartouche fut vivement contrarié de ce qu'il apprenait, mais n'en laissa rien paraître et continua à plaisanter. De temps en temps, du coin de l'œil, il regardait son fanandel et remarquait son visage amaigri par une fatigue extrême.

Ratiboule, plus fortement charpenté que lui, en réalité était moins fort : Cartouche avait des muscles d'acrobate, qualité physique indispensable à ce qu'il appelait sa profession. Un dîner solide l'avait réconforté avant son entrée au Châtelet, tandis que le docteur, après s'être plaint de la soif, se plaindrait bientôt de la faim.

Et Imbert, ce basochien, dont la main n'avait jamais manié qu'une plume, aurait-il le poignet assez solide pour descendre à l'aide d'une simple corde d'une hauteur de cent cinquante pieds ?

S'il tentait l'aventure, il était à peu près certain de faire le plongeon dans la Seine. Savait-il nager ?

Mais l'existence de ce jeune homme n'intéressait point énormément Cartouche, tandis qu'il tenait beaucoup à sauver Ratiboule pour réveiller Emmeline et faire d'elle un moyen de chantage. Le docteur était un homme de talent, qui rendait de grands services aux fananfels éclopés ou malades.

Et le voyant en ce moment pâlir et suer à grosses gouttes sur son pénible travail, Cartouche s'intéressait à lui et se rappelait encore qu'il était du petit nombre de ses hommes qui pût aller dans le monde où, par son éducation et sa science, sa physiologie jeune et intelligente, il était souvent bien accueilli.

— Dis donc, Ratiboule, fit-il, repose-toi. Nous finirons cela sans toi ! Tu as l'air éreinté et tu auras tantôt besoin de toutes tes forces.

— Non, je suis épuisé, répliqua Ratiboule en laissant retomber son paquet de cordes.

— Mon ami, du courage !

— Du courage, j'en ai ; mais je n'ai pas de force. Voilà deux nuits sans sommeil et quelle nourriture ! Puis pas d'air... les cachots usent vite un homme. J'ai un peu de fièvre. J'ai soif.

— Un peu de patience ; au bout de cette corde, il y aura de quoi boire ton content.

— Docteur, je travaillerai pour vous, dit Imbert. Dans quelques heures vous serez libre et à son tour Emmeline de Ful-

da sera délivrée. — Vous lui direz alors ce que j'aurai fait pour elle, car moi, je ne pourrai vous suivre.

— Allons donc ! fit Cartouche, vous n'êtes pas épuisé vous, secrétaire, et certainement vous n'avez pas soif après tout le vin de Beaune que vous avez bu ce soir. Avez-vous peur de vous balancer au bout d'une corde ?

— Peur, non, répondit Imbert ; j'avoue que je n'en connais point le danger.

— Quand j'aurai fait des nœuds solides à tous ces morceaux de corde bouheur, je vous enseignerai la manière de vous en servir, jeune homme. Je vous garantirai moi-même les mains et les genoux pour les préserver des écorchures ; que vos blanches mains puissent toujours servir ce bon monsieur d'Argenson, et vos genoux s'incliner devant votre belle.

Ce n'était pas facile de nouer solidement l'un à l'autre les bouts de corde. Il faut pour ce genre de travail des connaissances que tout le monde ne possède pas, mais l'homme extraordinaire que tous les malfaiteurs de Paris reconnaissaient pour maître, avait fait plus d'un métier avant d'entrer en révolte ouverte avec les lois. Il avait été bohémien, soldat, coupeur de routes ; il savait donc former et dénouer toute espèce de nœuds.

— Cela avance-t-il ? demanda Ratiboule.

— Tu as soif n'est-ce pas ? fit Cartouche.

— La nuit est courte en cette saison, et s'il nous faut, pour descendre, attendre la nuit suivante...

— Nous serons à demi morts de besoin. J'ai bien compris. Mais nous avons des ressources ici.

— Lesquelles ? mon Dieu !

— Pendant que vous vous lamentez, moi j'ai l'oreille à certains bruits.

— Quels bruits ?

— Écoute... là-haut.

Et du doigt Cartouche indiqua le faitage de la tour. C'est de la volaille, ou du moins du gibier ; faute de perdrix on peut manger des hiboux.

Tous trois levèrent les yeux et cherchèrent dans les ténèbres à distinguer les oiseaux dont ils entendaient le piétinement sur les poutres et sur le toit.

— Mais j'espère, reprit Cartouche, que nous n'aurons pas besoin de ce manger coriace, la corde va être terminée et nous pourrons descendre avant le lever du jour.

En effet quelques instants après il s'écria :

— C'est fini !

On la mesura, elle avait plus de cent trente pieds.

— Où la fixera-t-on ? demanda Ratiboule.

— Voici, répondit le maître.

Et il indiqua une longue barre de fer.

— Nous plaçons cette barre en travers de la meurtrière. Il ne nous reste plus qu'à nous capitonner pour ne pas nous écorcher à la muraille. A mesure que nous descendrons, la corde oscillera ; gare au nez, aux mains et aux genoux ! mais je passerai le premier, et vous me regarderez faire. Si la corde casse, vous ne vous ficherz pas de moi, j'en suis sûr, car vous savez qu'il y en a une autre à la grève qui ne vous manquera pas.

Les horloges du Châtelet et d'alentour sonnèrent trois heures. La lune était à son déclin, mais le jour allait bientôt se lever ; il n'y avait plus de temps à perdre. Les trois prisonniers firent leurs derniers préparatifs.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1835 — (No 293).

## LA VENGEANCE D'UNE MÈRE

Je n'étais point revenu à Virelogue depuis quinze ans. J'y retournai chasser, à l'automne, chez mon ami Serval, qui avait enfin fait reconstruire son château, détruit par les Prussiens.

J'aimais ce pays infiniment. J'aimais toute la campagne, semée de petits bois et traversée par des ruisseaux qui courent dans le sol comme des veines, portant le sang à la terre. On trouvait souvent des bécassines dans les hautes herbes, qui poussaient, ainsi que des chevôures, sur les bords de ces minces cours d'eau.

J'allais, léger comme un oiseau, regardant mes doux chiens fourrager devant moi. Serval, à cent mètres sur ma droite, battait un champ de luzerne. Je tournai les buissons qui forment la limite du bois des Saudres, et j'aperçus une chaumière en ruines.

Tout à coup, je me la rappelai telle que je l'avais vue pour la dernière fois, en 1869, propre, vêtue de vigues, avec des poules devant la porte. Quoi de plus triste qu'une maison morte, avec son squelette debout, délabré, sinistre ?

Je me rappelai aussi qu'une bonne femme m'avait fait boire un verre de vin là-dedans, un jour de grande fatigue, et que Serval m'avait dit alors l'histoire des habitants. Le père, vieux braconnier avait été tué par les gendarmes. Le fils, que j'avais vu autrefois, était un grand gargon sec qui passait également pour un héros destructeur de gibier. On les appelait les sauvages. Était-ce un nom ou un sobriquet ?

J'appelai Serval. Il s'en vint de son long pas d'échassier. Je lui demandai :

— Quo sont devenus les gens de là ?

Et il me conta cette aventure.

\* \* \*

Lorsque la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant la mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait.

Un jour les Prussiens arrivèrent. On les distribua aux habitants, selon la fortune et les ressources de chacun. La vieille, qu'on savait riche, en eut quatre.

Or, un matin, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut au loin dans la plaine un homme qui venait vers sa demeure. Bientôt elle le reconnut, c'était le pistonné chargé de distribuer les lettres. Il lui remit un papier plié et elle tira de son étui les lunettes dont elle se servait pour coudre ; puis elle lut :

“ Madame Sauvage, la présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre gargon Victor a été tué hier par un boulet, qui l'a consommé coupé en deux parts. J'étais tout près, vu que nous nous trouvions côte à côte dans la compagnie et qu'il me parlait de vous pour vous prévenir au jour même s'il lui arrivait malheur.

“ J'ai pris dans sa poche sa montre pour vous la rapporter quand la guerre sera finie.

“ Je vous salue amicalement.

“ CÉSARE RIVOT.

“ Soldat de 2<sup>e</sup> classe au 23<sup>e</sup> de marche.”

La lettre était datée de trois semaines. Elle ne pleurait point. Elle demeurait immobile, tellement saisie, hébétée, qu'elle ne souffrait même pas encore. Elle pensait : “ V'la Victor

qu'est tué, maintenant.” Puis peu à peu les larmes montèrent à ses yeux, et la douleur envahit son cœur. Les idées lui venaient une à une, affreuses, torturantes. Elle ne l'embrasserait plus, son enfant, son grand, plus jamais ! Les gendarmes avaient tué le père, les Prussiens avaient tué le fils... Il avait été coupé en deux par un boulet. Et il lui semblait qu'elle voyait la chose, la chose horrible : la tête tombant, les yeux ouverts, tandis qu'il mâchait le coin de sa grosse moustache, comme il faisait aux heures de colère.

Qu'est-ce qu'on avait fait de son corps, après ? Si seulement on lui avait rendu son enfant à elle, comme on lui avait rendu l'autre, avec sa balle au milieu du front ?

Mais elle entendit un bruit de voix. C'étaient les Prussiens qui revenaient du village. Elle cacha bien vite la lettre dans sa poche et elle les regarda tranquillement, avec sa figure ordinaire, ayant eu le temps d'essuyer ses yeux. Ils riaient tous les quatre, enchantés, car ils rapportaient un beau lapin, volé sans doute, et ils faisaient signe à la vieille qu'on allait manger quelque chose de bon. Elle se mit tout de suite à la besogne pour préparer le déjeuner ; mais, quand il fallut tuer le lapin, le cœur lui manqua. Ce n'était pas le premier pourtant ! Un des soldats l'assomma d'un coup de poing derrière les oreilles.

Elle se mit à table avec ses Prussiens, mais elle ne put manger, pas même une bouchée. Ils dévorèrent le lapin sans s'occuper d'elle. Elle les regardait de côté, sans parler, murmurant une idée, et le visage tellement impassible qu'ils ne s'aperçurent de rien.

Tout à coup, elle demanda : “ Je ne sais seulement point vos noms, et v'la un mois que nous sommes ensemble.” Ils couvrirent, non sans peine, ce qu'elle voulait, et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas : elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et, reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue, puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils.

Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes :

— J'vas travailler pour vous.

Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.

Ils s'étonnèrent de cette besogne ; elle leur expliqua qu'ils auraient moins froid ; et ils l'aiderent. Ils entassèrent les bottes jusqu'au toit de paille ; et ils se firent ainsi une sorte de grande chambre avec quatre murs de fourrage, chaude et parfumée, où ils dormiraient à merveille.

Au dîner, un d'eux s'inquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait point encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs.

Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva l'échelle, puis rouvrit sans bruit la porte du dehors, et elle retourna chercher des bottes de paille dont elle emplit sa cuisine. Elle allait nu-pieds, dans la neige, si doucement qu'on entendait rien. De temps en temps elle écoutait les ronflements sonores et divers des quatre soldats endormis.

Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes et lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda.

Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable.



Un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fente et jetait sur la neige un éclatant rayon.

Puis un grand cri partit du sommet de la maison, puis ce fut une clamour de hurlements humains, d'appels déchirants, d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant déroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'éleva dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torches et toute la chaumière flamba.

On n'entendait plus rien dedans que le crépitement de l'incendie, le craquement des murs, l'éroulement des poutres. Le toit tout à coup s'effronda, et la carcasse ardente de la demeure langua dans l'air, au milieu d'un nuage de fumée, un grand panache d'étincelles.

La vieille Sauvage restait debout, devant son logis détruit, armée de son fusil, celui du fils, de crainte qu'un des hommes n'échappât. Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens. On trouva une femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite.

Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda :

— Où sont vos soldats ?

Elle tendit son bras maigre vers l'amas rouge de l'incendie qui s'éteignait, et elle répondit d'une voix forte :

— Là dedans !

On se pressait autour d'elle. Le Prussien demanda :

— Comment le feu a-t-il pris ?

Elle prononça :

— C'est moi qui l'ai mis.

On ne la croyait pas, on pensait que le désastre l'avait soudain rendu folle. Alors, comme tout le monde l'entourait et l'écoutait, elle dit la chose d'un bout à l'autre, depuis l'arrivée de la lettre jusqu'au dernier cri des hommes flambés avec sa maison. Elle n'oublia pas un détail de ce qu'elle avait ressenti ni de ce qu'elle avait fait. Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et, pour les distinguer aux dernières lueurs du feu, elle ajouta encore ses lunettes, puis elle prononça, montrant l'un : " Ça, c'est la mort de Victor." Montrant l'autre ; elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête : " Ça, c'est leurs noms pour qu'on écrive chez eux." Elle tendit tranquillement la feuille blanche à l'officier, qui la tenait par les épaules, et elle reprit :

— Vous écrirez comment c'est arrivé, et vous direz à leurs parents que c'est moi qui a fait ça, Victoire Simon, la Sauvage ! N'oubliez pas.

L'officier criait des ordres en allemand. On la saisit, on la jeta contre les murs encore chauds de son logis. Puis douze hommes se rangèrent vivement en face d'elle, à vingt mètres. Elle ne bougeait point. Elle avait compris ; elle attendait.

Un ordre retentit, qu'une longue détonation suivit aussitôt. Un coup attardé partit tout seul, après les autres. La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et dans sa main crispée elle tenait sa lettre baignée de sang.

\* \* \*

Mon ami Servat ajouta :

— C'est par représailles que les Allemands ont détruit le château du pays, qui m'appartenait.

Moi, je pensais à l'héroïsme de cette mère, fusillée contre ce mur.

Et je ramassai une petite pierre, encore noire par le feu.

X... Z...

## VARIÉTÉS

Réflexion sur l'amour par un désabusé :

" A vingt ans, l'adolescent est un idéal. — A trente ans, un plaisir. — A quarante, un devoir. — A cinquante, une charge."

\* \* \*

— Des campagnards dînent dans un restaurant. A la fin du repas, le garçon les prie de " ne pas oublier les curo-dents."

— Je n'en ai pas pris, dit le premier, sans se fendre d'un centime.

— Et moi, dit l'autre, j'en ai pris un. Mais je l'ai rommé !

\* \* \*

Un mystificateur, d'un air bouleversé :

— Vous avez lu, dans les journaux, cet horrible événement ?

— Quoi donc ?

— Douze cents personnes empoisonnées par les moules.

Cadet, feignant la plus grande émotion.

— Dans la même famille ?

\* \* \*

Une épithète écrite au crayon sur la tombe d'un buveur émérité que ses anciens amis ont été visiter le jour des morts :

Ci git Petrus Boisee, digne fils de son père,

Qui dut être étonné bien fort après sa mort

De voir qu'il avait (ô quel ironique sort !)

Commencé par le vin pour finir dans la bière.

## NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus, recevra le commencement du ROI DES VOLEURS et la collection des ouvrages ci-dessous.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an. — La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1881, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exil de l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Pea's Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.  
Boîte 1966. 475 rue Craig, Montréal.